

Conversation du Commandant en Chef Fidel Castro Ruz avec Mario Silva, animateur de La Hojilla, de la chaîne Venezolana de Television, le 6 septembre 2011, 53° année de la Révolution.

Mario Silva : Bon, nous sortirons d'ici une heure.

Fidel : Oui. Et tu vas vers cette colline ?

Mario Silva : Exact, vers le haut, vers El Junquito, là où ils disent... Et surtout, nous parlions de ces nouvelles où l'on disait pratiquement que vous aviez eu une hémorragie cérébrale.

Fidel : Qu'est-ce que tu racontes!

Mario Silva : Oui, monsieur.

Fidel : Ah, eh bien on ne m'a rien dit . (Rires)

Mario Silva : Ils disaient cela, soi-disant, que vous auriez eu une hémorragie cérébrale. Je leur ai dit que nous avions...

Quels projets immédiats avez-vous, Commandant ?

Fidel : Mais tu as cru cela ?

Mario Silva : Non, non, dans l'absolu, vous savez très bien... Mieux, je leur dit qu'il y aurait une surprise, une surprise, précisément.

Fidel : Et pourquoi le savais-tu ?

Mario Silva : Ah, pour que vous voyez comment sont ceux de Miami...

Fidel : Bien, et s'il arrive quelque chose à quelqu'un ? Tu serais très mal.

Mario Silva : Je suis mal, mais voyez maintenant ! (rires)

Fidel : Mais tu n'as rien vérifié.

Mario Silva : Non, non, dans l'absolu, ce qui se passe est ceci : c'est la guerre, c'est la guerre qu'ils viennent faire avec les nouvelles.

Fidel : Oui. Raconte-moi, continue.

Mario Silva : Ah, bon, entre autres choses, ce qu'on dit du Commandant Chavez, qu'il va plus mal , selon eux, que ce que nous disons dans la rue ; que vous avez une hémorragie. C'est à dire, il y a une espèce de nouvelles nécrologiques qu'ils viennent donner, non seulement de Miami, mais aussi au Venezuela, des rumeurs propagées par Nuevo Pais, Teodoro Petkoff et compagnie.

Fidel : Mais est-ce que par hasard je suis devenu quelqu'un de si important, compère ?

Mario Silva : Il semble que vous êtes leur cauchemar.

Fidel : Ils me donnent trop d' importance .

Mario Silva : Il semble que leur cauchemar, ce soit vous et le Commandant Chavez et tout ce qui est en train de se faire en Amérique Latine.

Fidel : Bon, mais c'est un peuple qui a appris à lire et à écrire, ne l'oublie pas !

Mario Silva : Tout à fait !

Fidel : N'oublie pas les millions de Vénézuéliens qui sont en train d'étudier. N'oublie pas ce qu'en quelques années ce peuple a changé.

Mario Silva : Oui, monsieur. Avant, c'était un peuple analphabète, y compris qu'il pouvait être dominé jusque par les moyens de communication.

Fidel : Bien, je crois que le Venezuela est l'un des meilleurs endroits du monde, mieux que les Etats-Unis, en ce qui concerne les connaissances des gens et la culture générale des gens ; mieux que l'Europe. Tu ne rencontres pas de gens qui ne savent pas lire et écrire ; rencontrer un analphabète ici est très difficile, et ce n'est plus le même, un peuple analphabète et un peuple qui sait lire et écrire.

Mario Silva : Un peuple qui étudie.

Fidel ; Ils ont l'habitude de traiter avec des peuples qui ne savent ni lire ni écrire, et parfois , ils ont trouvé un peuple dans ce genre . Ecoute, nous sommes là depuis plus d'un demi-siècle . J'ai conversé avec toi, te racontant des choses de presque 50 ans et plus anciennes.

Mario Silva : La Crise d'Octobre dont c'est un nouvel anniversaire maintenant.

Fidel : Oui, je te dis que ça a plus de 500 ans.

Mario Silva : Cinq cents ans.

Fidel : Parce que, écoute bien, les changements ne se mesurent pas au temps, il y a des années qui valent pour 100.

Mario Silva : D'ici jusque là, Commandant, qu'ont-ils trouvé, surtout, dans le peuple latino-américain ? Pourquoi voyons-nous qu'il y a une baisse, y compris, intellectuelle en ce qui concerne le peuple nord-américain , parce que cela arrange les mêmes transnationales de la communication de maintenir ce peuple dans l'ignorance de tout ce qui est en train de se passer en Amérique Latine.

Fidel : Regarde, le moment viendra où les Etats-Unis resteront les derniers, par rapport aux niveaux de culture et de connaissances, sans que ce soit la faute du peuple nord-américain ; parce que tu ne vas pas accuser le fils d'une famille pauvre , d'une famille du sud des Etats-Unis ou de n'importe quel endroit des Etats-Unis, ou un esquimau en Alaska

qui ne sait ni lire ni écrire, simplement parce qu'il est pauvre.

Quelle est la situation , par exemple, de la population noire des Etats-Unis?

Mario Silva : Tout à fait, et de la latine.

Fidel : Quel est le niveau d'emploi de la population noire ? Quel est le niveau d'accès aux carrières scientifiques , à celle de professeurs d'université, à celles de chercheurs? Ce n'est pas leur faute ; cependant , fais attention, tu analyses : les travailleurs nord-américains dans l'industrie très productifs, et tu rencontres la population, deux populations : la population noire et la population latine. N'oublie pas qu'il y a des dizaines de millions de latino-américains que la pauvreté obligé à émigrer aux Etats-Unis, et là, ils les sélectionnent, jusqu'à une sélection inverse, séparant les pères et les fils, le fils nord-américain par ici ; ils séparent les familles.

Mario Silva : Ils occupent même les postes de travail qui avant étaient destinés aux noirs et aux latinos.

Fidel : Mais ils sélectionnent les délinquants et ils les envoient... je m'y oppose parce que, il y a quelques années, nous en sommes venus à combattre ce problème. Eux, par exemple, sont les responsables du nombre d'armes... ce sont des armes nord-américaines.

Tu analyses des cas comme le Mexique, dont nous connaissons l'histoire : la Révolution Mexicaine, les personnages de cette histoire, depuis la conquête espagnole ; pourquoi au Mexique il y avait une culture qui était plus élevée que celle qu'ils ont aux Etats-Unis .

Mario Silva : Exact.

Fidel : Bon, lors de la Conquête, malheureusement, la population indigène du Mexique avait une culture très élevée, leurs connaissances en agriculture valaient les connaissances d'aujourd'hui. Que reste-t-il de cela ? Xochimilco. Où produit-on le maïs que l'on consomme au Mexique ? Aux Etats-Unis ? Où produit-on le blé ? Aux Etats-Unis. Où produit-on les aliments de base ? Aux Etats-Unis.

Il m'est arrivé de lire, le Mexique a pratiquement 3 millions de km² et il a plus de 100 millions d'habitants mais, dernièrement... J'aimais beaucoup lire sur le Mexique, depuis l'époque sur la Conquête et nous avons lu des livres extraordinaires sur la conquête du Mexique. On m'a envoyé ces livres du Mexique, la directrice de La Jornada elle-même, c'est une excellente lecture, elle m'a offert quelques-uns des livres.

Dalia Soto del Valle. - Carmen Lira.

Fidel : Et dans un de ces livres, « La conquête du Mexique » ou quelque chose dans ce genre, c'est un des titres qu'elle m'a envoyés et on y trouve toute l'histoire d'Hernan Cortès, de la Conquête, des guerres contre la population indigène, du territoire du Guatamala qui était une culture...

Mario Silva : Ensuite, l'invasion nord-américaine elle-même.

Fidel : Le Mexique a une histoire pleine d'intérêt.

Mario Silva : Et maintenant, avec la drogue, avec le narco-trafic, pratiquement, il y a un état dans l'Etat.

Fidel : Fais attention, Mario...

Mario Silva : Ce sont les marchés du Nord.

Fidel : Au Mexique, meurent – quelque chose qui n'a jamais existé dans toute l'histoire du Mexique – au Mexique meurent plus de 10 000 personnes par an suite au trafic de drogue et au crime organisé. Ils en sont arrivés à l'état le plus horrible qu'ils aient jamais connu.

Nous sommes allés au Mexique, où nous nous sommes organisés avant de retourner à Cuba après l'attaque de La Moncada. De là partit le « Granma », car nous travaillions là-bas avec la plus grande discrétion possible, nous eûmes des difficultés mais ces problèmes n'existaient pas. A cette époque, il y avait le problème de la contrebande mais pas celui des drogues. La police était très active, essayant d'éviter la contrebande à la frontière. Je te le dis parce qu'une fois, j'ai passé cette frontière et ce fut pratiquement « à épaules mouillées » (rires). J'ai traversé le fleuve, on m'a aidé pour que j'ai une entrevue avec des Cubains de l'autre côté. Il fallait que cette réunion ait lieu car il s'agissait d'un groupe d'un parti opposé au nôtre. Ils étaient du parti qui était dans le gouvernement que Batista avait renversé et nous, nous cherchions l'unité de toutes les forces, surtout depuis que nous avons eu des problèmes avec la loi mexicaine mais pas pour avoir commis des délits. Bon, techniquement, c'étaient des délits mais ce n'étaient pas des délits déshonorants. Nous étions en train de nous organiser pour lutter contre Batista, nous nous entraînaient, nous allions au champ de tir. Là-bas, nous avons appris des choses très intéressantes, nous avons eu de bons amis mexicains et à un moment, nous avons eu des problèmes sérieux et j'étais très critique envers certains adversaires, ceux qui avaient été renversés par le régime de Batista mais ils étaient dans l'opposition, ce n'était pas ce que je voulais le plus mais nous n'avions d'autre remède que de discuter parce que simplement, nous courrions le risque d'être plus de 100 hommes, environ 100, sans ressources et sans rien, là-bas, parce que les difficultés que nous eûmes avec les autorités mexicaines comme conséquences de notre organisation et de notre entraînement, nous conduisirent même jusqu'à la prison, au Mexique.

Le Che et moi nous fumes emprisonnés, Miguel Schultz, je crois qu'il s'appelait ainsi.

Mario Silva : Cela fit avancer l'expédition du « Granma » ?

Fidel : Non, cette expédition eut lieu à peu près le jour que nous avons décidé, ce qui la rendit très compliquée et très dangereuse.

Nous avons alors un bateau que nous avons acheté avec hypothèque parce que nous n'avions pas l'argent, un Mexicain donna sa caution « El Cuaté », comme on l'appelait, notre ami. Ils vendirent le yacht et une maison qui était au bord du fleuve.

Nous partîmes par Tuxpan mais lorsque nous sortîmes, c'était interdit parce qu'il y avait une tempête,. C'est une logue histoire, je ne vais pas te la raconter maintenant. Simplement, je te rappelle que nous eûmes des difficultés et après cela, je dus traverser le

fleuve « à épaules mouillées ».

Obtenir un fusil était très difficile, fusil de chasse, fusil pour le sport, ce n'étaient pas des fusils automatiques ni les supers armes, de celles que l'on a maintenant, qui en quelques secondes, tirent trente coups. Il faut voir les photos des fusils que les Etats-Unis ont fait entrer ici, sans rien dire aux Mexicains, il faut voir leurs arsenaux.

Mario Silva : Ce qui s'est vendu comme armement à toutes ces mafias !

Fidel : Terrible !

Mais pour nous, obtenir un fusil était très difficile, la police surveillait la contrebande, pas la drogue parce qu'il n'y avait pas de problème de drogue en ce temps-là.

Alors, j'arrivai, je parlai et je rentrai par la route. Voyager au Mexique était facile. Aux Etats-Unis, c'était très difficile. Je passai illégalement, au mieux, ils me font un procès pour cela , pour avoir passé illégalement comme « épaules mouillées » et ils m'expulsent. Alors, je revins sans encombre et je poursuivis ... Mais, laisse-moi te dire que, la même semaine, que la semaine même où nous allions partir, il y a une trahison, un type nous trahit, un type qui avait été aux Etats-Unis, qui avait été, je crois, dans l'armée mais qui n'était ni bon soldat ni vaillant, qui sympathisait simplement. Que voulait-il ? Manipuler.

« Mais, bon, tu dois t'entraîner.

– Non.

– Tu sois t'entraîner, personne ne peut venir s'il ne s'est pas entraîné. »

Alors, il déserte. Mais il était très amical et beaucoup pensaient qu'il ne trahirait pas. Moi, au cas où, je pris toutes les mesures de précaution concernant ce qu'il savait mais il y avait une chose très difficile, il savait où était le « Granma » car il avait conduit plusieurs fois et j'avais deux ou trois camarades qui conduisaient et l'un très bon, Candico, Chuchu Reyes mais celui-ci s'en alla et j'essayai de le faire revenir mais il ne revint pas et ce qu'il fit, ce fut de vendre l'information, ce qu'il savait.

Sais-tu ce que fut le marchandage ? Lui, pour 5 000 dollars, donnait des informations. Alors, la police agissait , prouvait que les informations étaient vraies et saisissait un certain nombre d'armes.

Maintenant, fais bien attention. Par la suite, l'accord était que la police lui donnait 25 000 dollars et il disait de ce qu'il savait mais surtout il désignait le bateau nous allions utiliser , fais attention...

Mario Silva : C'est alors que le bateau s'en va.

Fidel : Je ne vais pas te raconter comment nous l'avons su parce qu'il y avait des gens honorables et il y avait des membres de la Fédérale et sais-tu quelle fut leur réaction. C'étaient des sympathisants de Cardena, Cardenas était vivant. Je ne veux pas donner de noms maintenant parce que je devrais en énumérer beaucoup mais ils étaient cardénistes et ils étaient policiers et ils accomplirent leur tâche. Ils étaient admiratifs devant la précision de la police de Batista – évidemment, s'ils ont été informés par un un traître - alors, ils me disent : « Le bateau, nous ne le connaissons pas jusqu'à telle date. » Lorsque nous levons l'ancre, la police avait obtenu quelque information parce que cette police

suivait toutes les pistes et la Fédérale était efficace, je ne sais pas comment elle est aujourd'hui mais elle était efficace .

Mario Silva : Ce sont eux qui avisent Batista ?

Fidel : Qui ?

Mario Silva : Ceux de la Police Fédérale.

Fidel : Non. C'est Batista qui leur indique où sont les armes parce que le traître lui a donné l'information.

Mario Silva : Mais, le départ pour Cuba ?

Fidel : Non, bon, le départ pour Cuba quand nous disparaissions de tous les endroits où nous devions être, c'est pourquoi nous avons disparu, nous sommes dans le golfe, 82 hommes... Nous nous y connaissions tous aussi peu en navigation, bien que nous ayons un commandant qui avait été dans la marine, diplômé de l'Académie. Ave Maria ! Il était parent avec une famille de là-bas qui s'était bien conduite mais lui, par la suite, se comporta comme un lâche. Nous en avons un autre qui avait été marin, qui était sous-lieutenant ou lieutenant ; un qui avait été commandant et Pichirilo, un Dominicain que j'avais connu à Cayo Confites, qui mourut par la suite en luttant contre l'invasion yankee là-bas.

Mario Silva : A Playa Giron ?

Fidel : Non, ceux-ci sont venus, je les avais connus là-bas, je les ai invités et ils sont venus. Pichirilo est venu, l'autre est venu, le commandant est venu, c'est à dire celui qui était commandant dans la Marine. C'était un bateau pour 20 ou je ne sais pas trop, 10 ou 12 personnes, et il y avait 82 hommes plus les armes. Ce qui manquait le plus, c'était la nourriture parce que nous croyions qu'il fallait 5 jours en calculant la vitesse jusqu'à l'Orient et le bateau qui était pour 11 ou 12, perdit de la vitesse, environ 3 miles. Il s'enfonçait. Sais-tu pourquoi il s'enfonçait ? En s'enfonçant davantage, l'eau filtrait par les parois et je voyais qu'il n'y avait pas de remède à cela. C'était le petit matin et nous, qui chantions l'Hymne en quittant le Mexique, nous n'obéîmes pas aux ordres qui étaient qu'on ne pouvait sortir parce qu'il y avait une tempête. Nous sortons, le jour se leva, nous continuons à naviguer et le bateau commence à prendre l'eau. J'arrive et je m'assois là à côté de la... la nourriture était sous les armes. Bon, c'est une histoire à raconter à part, je ne vais pas la raconter maintenant. Le bateau commence à prendre l'eau et je dis : « Bon, écopez ! » C'était un combat. Je voyais, tandis qu'ils écopaient l'eau à un endroit où on avait accès au fond, qui allait gagnait si c'était l'eau que nous sortions ou celle qui rentrait et je dis : « Bon, s'il en est ainsi... » Nous étions à 70 miles de la côte.

Un bateau de guerre passe, nous ne savions pas à qui il était, s'il était américain, s'il était mexicain, nous ne le savions pas. Nous mîmes une ligne de fusiliers parce qu'aucun bateau ne nous prendrait, nous étions libres. Il passa à environ 1 000 mètres. Rien, il n'y eut rien, rien du tout. Nous étions à 70 miles de la côte et comme, au bout de deux heures, je remarquai que l'eau que nous sortions était la plus importante... Maintenant, sais-tu pourquoi le bateau est sauvé ? Parce que, lorsque les planches ont commencé à se mouiller, elles ont commencé à gonfler et moi, je dis : « Qui peut résister à cela ? »

Mais elles commencèrent à gonfler et l'eau n'entra plus. Avec ces 82 hommes dans le bateau, alors, on chercha la nourriture et tout le monde vomit. Heureusement, moi, je ne vomis pas, il n'aurait manqué plus que ça !

Le Che n'avait pas amené ses remèdes et cela lui arriva trois fois , c'était comme une malédiction, il les oubliait ou il ne les apportait pas, il ne s'en préoccupait pas et ensuite venaient les crises d'asthme qui étaient très fortes.

La nourriture était en bas, il n'y en avait pas assez pour 82 hommes, il n'y avait pas de nourriture, même pas pour 2 jours, pour des hommes qui avaient faim. Comme le combustible n'était pas suffisant, nous avons un tas de bidons pleins et sais-tu avec combien de combustible nous sommes arrivés à Cuba ? Avec 2 pouces de combustible dans les réservoirs. Fais attention à tout ce qui va arriver.

Bon, nous arrivons après 7 jours, en Oriente le soulèvement a lieu, ils ne suivirent pas les ordres, c'est la vérité, vraiment de braves gens. Ce fut l'unique fois que nous prévînmes quand nous allions sortir. Je disais : « œuvre demandée, édition épuisée ». Cela signifiait quel jour et à quelle heure exacte nous étions sortis. Ils calculèrent 5 jours et, au bout de 5 jours, ils se soulevèrent en armes, ils se soulevèrent en armes. L'armée arriva dans les parages – de Batista – et nous n'avions pas débarqué. Nous arrivons 48 heures après et ces pervers étaient mobilisés. Ils nous cherchèrent partout mais nous étions bien loin de la côte sud. Nous passons par Caïman, un homme tombe à l'eau et nous arrivons au petit matin. Comme le disait Juan Manuel Marquez : « Ce ne fut pas un débarquement, ce fut un naufrage ».

Ensuite arrivèrent les événements d'Alegria de Pio, la dispersion et le reste de l'histoire.

Mario Silva : Et au-dessus tout, une mangrove.

Fidel : Bon, le fait est que toutes ces choses se sont passées et nous arrivons. Par la suite, tout le monde s'unit, même ceux que... mais nous disons : « Bon, nous allons réunir toutes les forces », c'était clair. Parce que nous avons mis en déroute l'armée de Batista , nous avons constitué une force et nous étions en train d'envahir le pays. Alors, tout le monde reconnaissait cette Armée, il y eut un large consensus entre toutes les organisations, avec tout le monde, tous ceux qui étaient contre Batista. Ce fut ainsi qu'eût lieu le Premier Janvier.

Mais au Mexique, c'était ainsi, il n'y avait pas de drogue. Et aujourd'hui, 10 000 personnes meurent et de quelle façon, de quelle horrible façon ! Ce sont des personnes qui disparaissent en masse, des gens pauvres, humbles, qui disparaissent ; tueries en groupes, jeunes de 14 et 15 ans devenus des assassins.

Mario Silva : Une chose, Commandant : les gens, les latinos qui émigrent actuellement aux Etats-Unis , qui ont du sang de latinos sur les mains, est-ce que cela ne devient pas un Cheval de Troie à l'intérieur ?

Fidel : Comprends bien, ils doivent choisir entre la faim que l'Empire a provoqué dans cet hémisphère, le sous-développement et l'emploi aux Etats-Unis pour les grandes entreprises transnationales et là, on les sélectionne, on sépare les familles, on fait des choses horribles.

Les Vénézuéliens le savent parce qu'ils ont vu tout cela dans de nombreux films. Je regarde Telesur et le Venezolana de Television et des films de cette époque et des films d'Amérique Latine. Je te signale que les meilleures télévisions, les plus sérieuses, sont TVes et Telesur sans publicité, sans rien de ce genre, tout est politique et plein de vérité. Sport, politique, informations véritables. Ces vues que vous avez de l'Amérique Latine, des paysages magnifiques, les choses que les gens ont faites, les faits historiques, les nouvelles internationales, la Libye, la Syrie, là où il y a un problème, vous y êtes, avec les meilleurs documents, alors que les télévisions sont aujourd'hui de grandes entreprises au service des grandes entreprises. Avant c'était une petite imprimerie, aujourd'hui, c'est une chaîne qui vaut des centaines de millions de dollars et qui n'est pas au service du peuple.

Où est la liberté de la presse dans tout ceci ? J'ai connu Ted Turner, fondateur de CNN, c'était un de nos amis, un gars sérieux, sportif. Lui-même ne doit pas avoir imaginé ce que sont aujourd'hui les chaînes. Il y a des chaînes qui se consacrent aux programmes scientifiques, elles sont utiles, nord-américaines mais les médias de masse sont de colossales entreprises.

Mario Silva : Parce qu'il est plus facile d'enseigner le divertissement que d'enseigner l'étude. Dans le cas, par exemple, du Venezuela, nous avons aujourd'hui, la télé poubelle de la télévision, qui est davantage liée au monde du spectacle , de la vulgarité, qui n'a aucun message social, fictions aliénantes, la plupart justifiées par l'élite elle-même, le reste, c'est des concours, qui ne sont pas seulement vulgaires mais déforment l'individu. Il n'y a pas réellement de télévision qui soit neutre , même Venevision, et ce qu'ils font est aliénant.

Fidel : Et en plus avec les satellites... Mais, c'est clair, pour pouvoir transmettre, il manque une chaîne qui transmette. Il y en a beaucoup qui transmettent mais c'est une pitié. Nous, nous retransmettons vos programmes qui vont jusqu'en Chine. Ils peuvent arriver dans le sud-est asiatique, ils peuvent arriver en Russie, dans de nombreux endroits. Certainement, c'est un bénéfice pour nous car nous prenons votre matériel mais nous le divulguons . Cependant, combien de chaînes divulguent ces messages ?

Mais j'ai confiance dans la culture des gens, j'ai une grande confiance dans l'éducation. C'est l'arme contre la perversion, contre cet appel aux instincts qu'est la publicité utilisée aujourd'hui dans le monde.

Maintenant, vois dans quel pétrin ils se sont mis en Europe, les problèmes qu'ils ont avec la Grèce, avec l'Ecosse, bon, avec l'Angleterre, poursuivant les maîtres jusqu'en Scandinavie.

Mario Silva : On parlait du miracle économique irlandais, où est-il ?

Fidel : Voilà, problèmes en Espagne, problèmes au Portugal, problèmes en France, problèmes en Irlande, problèmes partout. Où n'y a-t-il pas de problèmes et comment vont-ils les résoudre ?

Mario Silva : Même l'Allemagne... Il y a des obstacles dans toute l'Union Européenne.

Fidel : Et maintenant qu'ils ont renoncé à l'énergie nucléaire, ils se sont engagés, n'importe quel fou... Le peuple allemand peut être victime de désastres par manque de

prévisions. Et maintenant, ces types qui se mettent à rendre des augures me font grâce, comme si pour moi, mourir était une mauvaise nouvelle.

Mario Silva : C'est la perversion de l'information. Comme pour satisfaire certains secteurs, conserver son public, plus ou moins, je le disais dans mon programme, lorsqu'on dit « Fidel a eu une hémorragie cérébrale ». Ils vous tuent depuis quand ?

Fidel : Bon, ça fait plus de 50 ans. Quand nous avons débarqué du « Granma », ils m'ont déjà tué. Non, ils m'ont tué un certain nombre de fois. Attends, qu'ils m'aient tué n'est pas le problème. Ils ont préparé ma mort je ne sais combien de fois, je dirais des dizaines de fois mais l'échec de leurs plans est une preuve de leur incapacité. Rien n'était plus facile que de me liquider. Alors, s'ils croient m'apporter une mauvaise nouvelle... Lorsque je mourrai, je prendrai du repos, ce sera le jour du repos. Tandis que je me suis engagé envers moi-même, toute la vie je l'ai dit...

Mario Silva : C'est égal, Commandant, ils nous accusent d'être des pirates informatiques. Là-bas, ils ont une expression qu'ils utilisent beaucoup, ils nous appellent « les suppôts de Chavez » et ils disent que nous sommes des sauvages et des imbéciles.

Fidel : Qui qualifient-ils de « sauvage » ?

Mario Silva : C'est nous qu'ils qualifient de « sauvages ». Maintenant, la question est si nous sommes en train de mettre, par exemple, des ampoules cubaines par lesquelles vous, personnellement, verriez 16 ou 17 millions de personnes dans leur maison. Ou par exemple, nous sommes soi-disant en train d'achever de contrôler l'internet et nous sommes soi-disant en train de harceler toute une équipe d'opposants. Ce qui veut dire que nous ne pouvons être si bêtes ni si balourds.

Fidel : Je rigole ! Il faut qu'ils fassent cela parce que le faire est stupide. Comme lorsqu'ils se mettent à insulter les militaires, c'est stupide parce qu'un homme contrarié, un homme irrité, qu'on insulte tous les jours, n'est plus le même... Et, c'est ce qu'ils font. A qui cela porte-t-il tort ? A eux. Ils se donnent le plus grand ridicule du monde et ils ne changeront pas les idées. Parce que je dis, pour moi, maintenant, repos mais les idées qu'on a défendues, plus le temps passe et plus elles prennent de force, sans qu'on pense à aucun fauteuil ou à aucun sanctuaire, pourquoi ?

Mario Silva : Le fait même, Commandant, qu'ils aient attaqué le Commandant Chavez, dire que soi-disant le Commandant Chavez simule la maladie, que tout cela a été un plan orchestré par le Commandant Fidel depuis Cuba, toutes ces moqueries et même en arriver à faire un article de presse ouvertement provocateur où l'on demandait que Chavez ne meure pas avant d'avoir payé toutes ses fautes ; la seule chose qu'ils ont réussi, à l'intérieur même de l'opposition, a été de provoquer des réactions contre ce type de commentaire, parce que les gens ne peuvent être si méchants.

Fidel : Les gens ne veulent pas que des personnes si bêtes les dirigent, ils se sont réellement disqualifiés. Et les idées qu'ils combattent, je te le dis, ne s'éteignent pas ainsi, je te le dis par expérience, je parle déjà depuis je ne sais combien d'années de ce que j'ai observé et c'est qu'en réalité, les idées sont très puissantes et que les hommes sont capables de grands sacrifices pour défendre leurs idées.

Mario Silva : Et ce n'est pas facile, c'est une guerre dure, ce n'est pas facile, vous l'avez dit la dernière fois avec ce qui se passe en Irak.

Fidel : J'ai assez écrit et je pense recommencer à écrire. Mais en ce moment, je suis en train de travailler à des choses qui me paraissent très importantes, des choses de grand intérêt qui bénéficieront aux gens, des choses utiles. Je n'aime pas perdre mon temps, je ne veux pas faire de publicité. C'est la seule chose qui puisse me dissuader un petit moment d'écrire parce que j'aime écrire, j'aime expliquer mais je pense qu'en ce moment, le devoir est de travailler, d'approfondir les idées qui peuvent être utiles à beaucoup, qui peuvent être utiles à notre peuple et à d'autres peuples. Pour cela, je suis tranquille. Je suis content et heureux d'avoir pu parler avec toi, d'avoir déjeuné, je crois que nous t'avons fait suivre le régime que tu as.

Mario Silva : Strict.

Fidel : Fruits, légumes et comme tu l'as vu, tout a été très bien et nous avons parlé de tout.

Mario Silva : Oui, monsieur.

Fidel : Bon, maintenant, je te souhaite un bon voyage. Salue Walter et tous les amis.

(source Trabajadores 12 septembre 2011
traduction Gaston Lopez)